

Chroniques des Ombres



AU DIABLE VAUVERT

Cet ouvrage a fait l'objet d'une publication, en feuilleton de 36 épisodes au format numérique, opérée avec le soutien du Centre national du livre.

ISBN : 978-2-84626-169-2

© Éditions Au diable vauvert, 2013

Au diable vauvert
www.audioble.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audioble.com

Extrait de la publication

Pierre Bordage

Chroniques des Ombres



Du même auteur

LES GUERRIERS DU SILENCE, roman, L'Atalante
TERRA MATER, roman, L'Atalante
LA CITADELLE HYPONÉROS, roman, L'Atalante
WANG I, LES PORTES D'OCCIDENT, roman, L'Atalante
WANG II, LES AIGLES D'ORIENT, roman, L'Atalante
ABZALON, roman, L'Atalante
ORCHÉRON, roman, L'Atalante
ROHEL LE CONQUÉRANT, série, L'Atalante
ATLANTIS, roman, J'ai lu
GRAINES D'IMMORTELS, roman, Flammarion
LES GRIOTS CÉLESTES I, QUI-VIENT-DU-BRUIT, roman, L'Atalante
LES GRIOTS CÉLESTES II, LE DRAGON AUX PLUMES DE SANG, roman, L'Atalante
NUIT-LUMIÈRE, MYSTÈRES EN GUILLESTROIS, roman, Librio (J'ai lu)
KAENA, ROMAN JEUNESSE, MANGO
LES PROPHÉTIES I, L'ÉVANGILE DU SERPENT, roman, Au diable vauvert
LES PROPHÉTIES II, L'ANGE DE L'ABÎME, roman, Au diable vauvert
LES PROPHÉTIES III, LES CHEMINS DE DAMAS, roman, Au diable vauvert
L'ENJOMINEUR 1792, roman, L'Atalante
L'ENJOMINEUR 1793, roman, L'Atalante
L'ENJOMINEUR 1794, roman, L'Atalante
NOUVELLE VIE TM, nouvelles, L'Atalante
PORTEURS D'ÂMES, roman, Au diable vauvert
LES FABLES DE L'HUMPUR, roman, Au diable vauvert
LES DERNIERS HOMMES, roman, Au diable vauvert
LA FRATERNITÉ DU PANCA, FRÈRE EWEN, roman, L'Atalante
LA FRATERNITÉ DU PANCA, SOEUR YNOLDE, roman, L'Atalante
LA FRATERNITÉ DU PANCA, FRÈRE KALKIN, roman, L'Atalante
LA FRATERNITÉ DU PANCA, SOEUR ONDEN, roman, L'Atalante
CEUX QUI SAURONT, roman Jeunesse, Flammarion
LE FEU DE DIEU, roman, Au diable vauvert
MORT D'UN CLONE, roman, Au diable vauvert

Chapitre 1

Ne te laisse jamais enfermer dans une Cité Unifiée: tu y perdrais bien plus que ton âme. L'homme qui sacrifie sa liberté au nom de la sécurité jette de la terre sur le rêve humain.

Proverbe horcite

Cité Unifiée de NyLoPa

La première offensive des Ombres ne fut précédée d'aucun signe. Elle se produisit dans un quartier banal de NyLoPa, l'un de ces soirs paisibles que rien ne semblait devoir perturber.

« Il est vingt heures à Paris, dix-neuf à Londres, treize à New York. La Cité Unifiée de NyLoPa vous souhaite une bonne fin de journée. La fuite sans gravité dans le tube sous-marin entre New York et Londres a été rapidement maîtrisée et n'a provoqué qu'un retard d'une heure et demie pour les passagers de la navette. Suite à l'augmentation alarmante du taux de becquerels au nord de l'ancienne région d'Europe, le conseil de la Cité Unifiée a décidé de passer au niveau 5 de la prévention antipollution. Nous rappelons qu'il est formellement interdit jusqu'à nouvel ordre de sortir du périmètre protégé. Le conseil garantit aux citadins un air filtré et parfaitement sain. Au dernier recensement, la population de NyLoPa s'élève à cent quatorze millions d'habitants, quarante-sept pour le quartier de New York City, trente-neuf pour le quartier de Londres, vingt-huit pour le quartier de Paris, soit une augmentation de 0,02 % ces huit dernières années. En bref, les autres nouvelles: le conseil de la Cité Unifiée d'IsMoBer sollicite une entrevue avec le conseil de

NyLoPa pour une série de meurtres restés jusqu'à ce jour inexplicables dans la banlieue ouest d'Istanbul. »

Paris.

La première apparition de Ganesh chez les fouineurs coïncida avec la première attaque des Ombres, comme si les deux événements étaient liés. Lorsque Théodore, son maître de stage et parrain, le présenta au Central, son regard sombre, à la fois effarouché et perçant, se promena sur les dix hommes et femmes rassemblés dans la pièce ; ses yeux étaient deux vrais oiseaux de proie qui, quand ils avaient capturé un interlocuteur, ne le lâchaient plus.

Âgé d'une cinquantaine d'années, Théodore, fouineur de troisième grade, avait subi trois greffes de cellules souches, une première pour corriger une calvitie galopante, une deuxième pour remplacer un cœur défaillant, une troisième pour éliminer un cancer prématuré de la prostate. Il portait un chapeau de feutre usé dont pas un horcrite n'aurait voulu. Gueule cassée, célibataire et misanthrope comme la grande majorité des fouineurs, bourru, un type en or, toujours prêt à rendre service.

« Je vous présente Ganesh, mon stagiaire, déclara-t-il avec une certaine emphase. Premier au concours d'entrée et premier de sa promotion à recevoir sa biopuce. Demain, il sera des nôtres.

— Félicitations, Ganesh, et bienvenue chez les fouineurs, lança une femme au visage cireux.

— Finie la tranquillité, mon vieux, intervint un homme sans

6

âge. Tu as encore un jour pour changer d'avis si tu tiens à faire de vraies nuits. Sans compter les couronnes d'épines, ces foutues migraines. Aucun médicament, aucune cellule souche ne pourra soulager tes céphalées. La biopuce augmente ton QI de quatre-vingts points et aiguise tes perceptions sensorielles, mais...

— ... tu perds une partie de tes défenses immunitaires et tu crèves quinze ou vingt ans plus tôt que les autres, coupa la femme. Comme chaque fouineur. Quant à la vie privée, vaut mieux pas y songer. Bah, peut-être que la biopuce analytique n'aura pas d'effet secondaire sur lui.

— Il serait bien le seul. »

Théodore tritura son galurin avec un sourire entendu. Ganesh soutint le regard des équipiers répartis dans la pièce grisâtre dépourvue de toute technologie apparente. Il se rappela que les fouineurs étaient par eux-mêmes des machines organiques utilisant les propriétés fabuleuses des nanotechnologies.

« Merci pour vos encouragements, s'exclama Théodore.

— De rien, Théo : quand on peut rendre service... »

Ils ricanèrent et s'échangèrent des plaisanteries imprégnées d'amertume jusqu'à ce que Théodore reprenne la parole.

« Tu as une toute petite idée de ce qui t'attend dans l'ancre des fantômes de la Cité, Ganesh.

— Fantômes ?

— C'est comme ça que les citoyens nous appellent. Comme si on n'avait pas vraiment de réalité. Ils ont peur de nous, peur des biopuces analytiques, ils croient qu'on les espionne en permanence. Les autres flics nous détestent et nous le montrent à chaque occasion. Pas de vie privée, pas de reconnaissance, rien d'autre que la satisfaction du devoir accompli. Mais, crois-moi, on apprend à l'aimer, ce fichu boulot.

— Amen ! s'esclaffa la femme au visage cireux. À propos de boulot, Théo, tu as entendu parler de cette série de meurtres dans le quartier de Saint-Denis ?

— Vaguement. Combien de morts, au juste ?

— Les matrices ne nous ont pas fourni d'informations précises. Aux premières nouvelles, on en compte déjà plus de deux cents.

— Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, le tueur !

— Les tueurs. Apparemment, les crimes ont tous été commis en moins d'une demi-heure. Un homme seul n'en aurait pas eu le temps. On a sans doute affaire à une association de plombiers. »

Ganesh avait entendu parler des plombiers lors de sa formation : des citoyens qui se mettaient à massacrer les passants sans raison ou à tout démolir dans la Cité, qui pétaient les plombs, quoi. Les cellules psychologiques expliquaient leur nombre croissant par le syndrome d'enfermement ou de claustrophobie.

« Des indices ? demanda Théodore.

— S'il y en avait de sérieux, nos puces nous en auraient déjà avertis.

— Viens, Ganesh, je vais te présenter aux autres membres de l'équipe. »

New York.

Le bâtiment bruissait de ces murmures et de ces pas feutrés qui sont le lot des forteresses assiégées par les groupes de pression, les associations et les sollicitateurs de toutes sortes. Des dizaines d'adjoints et de conseillers se croisaient dans les couloirs laqués de blanc. Leurs gestes discrets et leurs regards furtifs prévenaient les visiteurs que Jeffrey Dobbs, le maire de New York fraîchement réélu, était d'une humeur massacrate.

« La délégation de Paris n'est pas encore arrivée? Bon Dieu, toujours aussi lambins, les froggies!

— Ce n'est pas leur faute, Monsieur : les services techniques n'ont pas réussi à colmater la brèche dans le tube sous-marin », tempéra Jarvis West, le premier adjoint.

Jeffrey Dobbs souleva ses deux mètres et ses cent vingt kilos pour esquiver quelques pas dans la pièce tout en tentant de discipliner sa chevelure rousse et rebelle du plat de la main.

« Ce sont quand même de foutus lambins. C'était mieux quand on pouvait utiliser la voie des airs. Nous devrions rouvrir l'espace aérien, vous ne croyez pas, Jarvis?

— Vous savez bien que ce n'est pas possible, Monsieur : les turbulences, la pollution, la pénurie de carburant font que seuls les hélicoptères officiels de la Cité sont autorisés à...

— Épargnez votre salive, mon vieux, je connais votre baratin par cœur. Qu'est-ce qu'ils attendent, à Paris, pour arrêter les cinglés qui ont tué... combien de personnes, au juste?

— Trois cent vingt-neuf, Monsieur.

— Nom de Dieu! Les tueurs ont forcément laissé des traces, non?

— Les fouineurs de Paris n'ont relevé aucun indice, aucune image, aucune trace d'effraction. »

Les yeux d'un bleu de ciel matinal de Dobbs s'enfoncèrent dans ceux, ronds et bruns, du premier adjoint.

« Les assassins laissent toujours des indices sur les scènes de crime, sueur, poils, peaux mortes, salive, sang, sperme...

— Pas ceux-là, Monsieur. »

Le maire s'assit sur un coin de son bureau. Derrière lui, les écrans verticaux transparents crachaient les flots d'infos et de statistiques fournies par les matrices de la Cité. Dobbs balaya la pièce d'un regard panoramique avant de poser sa question à voix basse, comme s'il craignait les oreilles indiscretes.

« Les fouineurs de Paris sont aussi compétents que ceux de New York ?

— Ils ont suivi la même formation en tout cas », répondit Jarvis West avec sa prudence coutumière.

Les maires qui dirigeaient la Cité Unifiée étaient en principe investis de pouvoirs égaux, mais le maire de New York estimait avoir un peu plus d'importance que ses homologues de Londres et Paris, pas seulement parce que la population de l'agglomération new-yorkaise était plus nombreuse que celles de ses sœurs européennes, mais également et surtout en souvenir des temps où les États-Unis d'Amérique dominaient le monde.

« Si je comprends bien, la banque génétique sera parfaitement inutile, maugréa Dobbs. À quoi ça sert, bon Dieu, de fichier toute la population de la Cité ?

— Les fouineurs finiront par trouver une piste, Monsieur.

— Avant que ces cinglés ne s'attaquent à New York, j'espère. »

Jarvis West tripota nerveusement la tresse argentée passée autour de son col qui lui servait de cravate.

« Justement...

— Justement quoi, bordel ?

— On signale une série de meurtres dans le nord de Manhattan. »

Dobbs se releva comme propulsé par un ressort.

« Quoi ?

— On annonce plus de quatre cents morts, Monsieur.

— Nom de Dieu, pourquoi est-ce qu'on ne m'a pas mis au courant ? » Dobbs ressemblait à cet instant à l'un de ces molosses génétiquement modifiés que promenaient fièrement

leurs maîtres dans les allées de Central Park. « Je vous rappelle que je suis quand même le putain de maire de cette putain de ville ! »

Jarvis West amorça sa retraite en direction de la porte. De l'autre côté, dans l'immense salle occupée par les secrétaires et les divers conseillers, patientaient une cinquantaine de citoyens qui avaient arraché un rendez-vous avec le plus haut magistrat de la Cité.

« Ça s'est passé il y a un peu moins d'une demi-heure, Monsieur. » Le premier adjoint désigna le mur d'écrans verticaux. « Les matrices n'ont pas encore traité l'information. La police et les fouineurs sont sur place. Espérons qu'ils trouveront un indice.

— Espérons? Foutez-le-vous au cul, votre espoir, mon vieux! Il faut qu'ils trouvent. Il le faut. »

Paris.

Le visage d'Emmy s'afficha sur l'écran du téléphone ultraplat et transparent de Ganesh. Sa voix, plus acide que d'habitude, presque agressive, lui perfora les tympans.

« Il faut que tu choisisses, Ganesh : eux ou moi. »

Il leva les yeux sur le ciel ténébreux où ne brillait pas une étoile. Dernière fois, sans doute, qu'il utilisait son vieux téléphone. À l'aube, il recevrait sa biopuce et son endophone de fouineur, la technologie pénétrerait dans sa chair et ferait de lui un humain modifié.

« Tu ne peux pas me demander ça maintenant, Emmy. Ça fait trois ans que tu le sais.

— J'ai espéré jusqu'au dernier moment que tu renoncerais. Tu as encore quelques heures pour faire ton choix.

— Qu'est-ce que ça changerait entre nous ?

— Personne ne peut vivre avec un fouineur, Ganesh, moi pas plus que les autres. Encore moins que les autres. »

Il avait toujours su que leur histoire finirait ainsi ; il avait toujours su qu'elle lui imposerait un choix.

« Mais je t'aime, Emmy.

— Si tu tiens à moi autant que tu le prétends, renonce à ce boulot de con.

— Emmy...

— Un seul mot : oui ou non. »

Ganesh ne répondit pas. Son souffle résonna dans le téléphone avec la force d'un ouragan.

« J'en déduis que c'est non.

— Attends...

— Salut, Ganesh.

— Emmy... »

Le visage de la jeune femme s'effaça de l'écran. Ganesh se rendit également compte qu'elle commençait à s'effacer de sa mémoire et se demanda s'il n'était pas déjà devenu un monstre.

Théodore accueillit son filleul d'un large sourire et le fixa un petit moment avec attention. On avait implanté la biopuce dans le cortex de Ganesh deux heures plus tôt. L'opération n'avait pas duré longtemps, à peine un quart d'heure, mais il ressentait un état de fatigue inhabituel et un début de migraine. Il percevait la biopuce de la taille d'un grain de riz comme un élément étranger, comme un deuxième cerveau, et l'effet de schizophrénie qui en découlait générait une sensation permanente de déséquilibre et d'inquiétude. Il ne s'était pas encore habitué au murmure intérieur qui délivrait en permanence des données en interaction avec ses propres pensées.

« On arrose ton affection, Ganesh ?

— Pas la force, Théo. Je suis complètement crevé. De toute façon je ne bois que du thé.

— Du thé ? » Une moue appuyée déforma les lèvres brunes de Théodore. « La fatigue est due aux effets secondaires de la biopuce. C'est signe qu'elle se fait sa place dans ton cortex, que la greffe commence à prendre.

— J'ai l'impression...

— D'héberger un clandestin dans ton cerveau ? Normal. Parfois, je donnerais n'importe quoi pour que s'arrête, ne serait-ce que quelques secondes, ce foutu chuchotement. Ton ange gardien saisit en permanence les données captées par tes sens, par tes pensées, par ton inconscient, et les recombine à

l'infini pour proposer de nouvelles probabilités. Et lui, il ne prend jamais de repos. »

Ils s'assirent de chaque côté du bureau de Théodore, qui se versa un verre d'alcool ambré sans en proposer à Ganesh.

Dernière mise à jour des données sur les vagues de meurtres du quartier Saint-Denis de Paris, du quartier Soho de Londres et du quartier Manhattan nord de New York: nombre de victimes: 1389, 666 de sexe masculin, soit 48 %, 723 de sexe féminin, soit 52 %. Les tranches d'âge: 24 % de moins de quinze ans, 32 % de moins de trente ans, 21 % de moins de cinquante ans, 23 % de plus de cinquante ans. Statut social: majorité de cadres moyens à Saint-Denis, majorité de producteurs et d'artistes à Soho, majorité d'informaticiens et de techniciens à Manhattan. Religion dominante: Église de la Deuxième Réforme. Aucune donnée significative. Aucune trace ADN retrouvée sur les lieux. Probabilités de crimes rituels: 64,05 %. Principales pistes envisagées: les sectes apocalyptiques.

« Je croyais qu'ils renonçaient à toute forme de violence, murmura Ganesh.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Pardon, c'est ma biopuce: je parlais des adeptes des sectes apocalyptiques. »

Théodore but une gorgée d'alcool qu'il garda un petit moment dans la bouche avant de marmonner :

« Pareil pour moi les premiers temps: je croyais qu'elle m'adressait la parole et je lui répondais. On s'y habitue, tu verras: tu ne la percevras bientôt plus que comme un bruit de fond, et tu la consulteras selon tes besoins, comme une base de données ordinaire. Elle pense donc que la piste conduit à une secte apocalyptique ?

— Pas ta biopuce ?

— Elle me dirige plutôt vers l'ancien groupe terroriste des Libérateurs.

— Nos puces utilisent pourtant la même base de données, non ? »

Théodore vida son verre et le contempla d'un œil morne.

« Tu ne penses pas comme moi, Ganesh. Les biopuces prennent en compte nos données variables, nos mémoires,

notre éducation, notre QI, nos schémas logiques, notre sensibilité. Cela leur permet d'explorer toutes les pistes avant de converger vers la plus... »

Nouvelle série de meurtres.

Ganesh se concentra sur le murmure de la biopuce, reléguant la voix de Théodore au second plan.

Nouvelle série de meurtres dans le quartier du Marais, troisième arrondissement. Nouvelle série de meurtres dans le quartier du Marais.

Théodore s'éjecta de sa chaise.

« Remue-toi, Ganesh, glapit-il. On fonce.

— Tu as eu les mêmes...

— Magne-toi ! On a encore une chance de choper ces salopards avant qu'ils aient vidé les lieux. »

La voix de Caton, le responsable de la sécurité de Paris, résonna dans le caisson capitonné de Mina, la gémme.

« Cela fait un peu moins de trois heures qu'on lui a greffé sa biopuce. Comment la supporte-t-il ? »

Elle jeta un regard machinal sur la carte lumineuse de la Cité sur laquelle brillait le point mauve symbolisant Ganesh Parvati. Sur un deuxième écran vertical, s'affichaient les données physiologiques concernant le nouveau fouineur dont elle était devenue la correspondante individuelle nocturne. Elle pouvait le réveiller à n'importe quelle heure de la nuit si elle l'estimait nécessaire. Elle se contentait pour l'instant de surveiller l'évolution de ses données. Elle détestait la voix tranchante, glaciale, de Caton, un homme qu'elle n'avait jamais rencontré et qu'elle préférait ne jamais rencontrer.

« Rien d'autre à signaler que les réflexes d'adaptation ordinaires, Monsieur : migraines, altération de la perception du réel, légers troubles identitaires. Les analyses indiquent cependant qu'il s'adapte à une vitesse étonnante, nettement supérieure à la vitesse d'adaptation de la majorité des fouineurs.

— Parfait, mademoiselle. Continuez de le surveiller et tenez-moi immédiatement au courant si les analyses trahissent la moindre anomalie, physique ou psychique.

— Pourquoi ces précautions, Monsieur? C'est le premier fouineur que vous me demandez de...

— Restez à votre place de gémme, mademoiselle, et contentez-vous de faire ce qu'on vous demande.

— Bien, Monsieur. »

Si tu croises un homme d'un autre clan, garde la tête levée et la main sur la crosse de ton pistolet. Si tu croises un Cavalier de l'Apocalypse, baisse la tête et cours aussi vite que tu peux.

Proverbe horcite

Pays horcite

Nos ancêtres n'ont pas eu la bonne fortune de se trouver à l'intérieur des cités lorsqu'elles se sont refermées, les abandonnant à leur triste sort dans le pays vague. Qu'importe le nom dont on nous affuble, externes, hors-cités, horcites, vous pouvez nous appeler simplement les damnés de la Terre.

Les citadins croyaient que les premières générations de horcites ne résisteraient pas aux pollutions chimiques et nucléaires ravageant les terres extérieures, qu'elles seraient décimées par les nuages toxiques, les tempêtes ou les brusques variations climatiques, mais nos ancêtres, accrochés à la vie comme les tiques sur un chien errant, ont déjoué les pronostics. On ne peut pas dire qu'ils aient connu une existence dorée : ils se sont regroupés en clans le long des fleuves et se sont battus entre eux pour les dernières réserves d'eau potable, de carburant, pour les maigres ressources alimentaires du pays vague, pour de stupides questions d'honneur. Les maladies dégénératives et les conflits se sont associés pour abaisser le seuil de mortalité à moins de trente-cinq ans, enfin, c'est une estimation, personne n'a jamais tenu de comptabilité.

Moi, j'appartenais au clan du Pégase et j'étais très fière du cheval ailé tatoué sur l'intérieur de ma cuisse. Pour mon malheur, j'étais une fille et, même si je possédais un flingue qui avait craché la mort à plusieurs reprises, je ne pouvais jamais dormir tranquille. Je me souviens parfaitement du premier jour où j'ai entendu parler des tueurs mystérieux et implacables surnommés les Cavaliers de l'Apocalypse...

Naja posa la main sur l'épaule de la jeune femme qui sommeillait à l'ombre du grand chêne et qui se redressa brusquement, la mine chiffonnée, l'œil sombre, un pistolet rouillé en main.

« Préviens quand tu débarques, Naja, j'ai failli te tirer dessus. — Sois pas si parano, Ulma. »

Ulma remisa son pistolet dans la ceinture de son pantalon, rajusta son chemisier blanc mille fois raccommodé et tenta de discipliner sa chevelure grise à l'aide de ses doigts écartés.

« Tu n'es encore qu'une gamine, Naja, tu verras que les occasions sont nombreuses d'être parano. Quand t'es à peu près normale dans ce monde de tarés, faut toujours surveiller ses fesses. »

Naja s'accroupit. Le canon de son propre pistolet s'enfonça dans son aine, un contact qui la rassura.

« Oh, moi, j'intéresse personne: t'as vu comme je suis maigre? Les mecs du clan m'appellent le sac d'os.

— Peut-être, mais tu es entière, tu as tes deux bras, tes deux jambes, tes deux seins, tous tes cheveux, une jolie petite gueule... Crois-moi, t'es plutôt dans la bonne moyenne en pays horcite. Il te suffira de mettre un peu de graisse autour de tout ça, et, tôt ou tard, les hommes te tourneront autour comme des mouches.

— Y en a déjà qui me tournent autour, Mano, Peppo... »

Ulma eut un sourire qui creusa ses joues et donna à son visage un aspect de louve.

« Ceux-là, ils sont de ton âge, ils sont encore inoffensifs, je parle des hommes, des vrais, des prédateurs en quête de chair fraîche.

— J'ai de l'asthme, et puis un herpès mal placé, enfin, à l'endroit où je pense...

— Ils se foutent totalement de ce que ressentent les femmes, ils s'en tapent de nos douleurs ou de nos plaisirs comme de leur première bagarre. Du moment qu'ils peuvent... Bah, pas la peine de te saouler avec ça, je te laisse encore à tes illusions. »

Naja se fendit d'un soupir bruyant. Le vent couvrait de nuages gris le bleu pâle du ciel. Les feuilles brunâtres du chêne frissonnaient au rythme des rafales.

« Arrête de me parler comme à une gamine: j'ai bientôt vingt ans.

— Vingt ans! Putain, on t'en donne à peine treize!

— Pourquoi tu viens toujours sous ce grand chêne?

— J'aime bien être dessous, j'ai l'impression qu'il me protège. Et puis, d'ici, on a une belle vue sur le fleuve et une grande partie de la Cité. »

Naja se releva et désigna d'un ample geste du bras l'amoncellement de baraques le long du fleuve.

« T'appelles ça une cité? Mon père m'a dit qu'il était entré une fois dans une Cité Unifiée, et que ce qu'il avait vu là-bas...

— Ton père n'est qu'un baratineur: aucun horcite n'a jamais pu pénétrer dans une Cité Unifiée. Y a rien de mieux protégé. Tous ceux qui ont essayé se sont fait descendre comme des lapins. »

Le nez de Naja se fronça: elle détestait qu'on puisse douter de l'honnêteté de son père.

« Il m'a dit qu'il s'était planqué dans un chargement de légumes après une attaque des serres agricoles.

— Admettons qu'il ait pu rentrer. Comment il serait sorti?

— Il dit que c'est plus facile à en sortir qu'à y entrer... Eh, c'est quoi cette fumée? »

Ulma se pencha en avant pour observer les colonnes grises qui montaient de l'agglomération.

« On dirait qu'il y a un incendie en bas. »

Une voix lointaine domina la rumeur sourde. La main posée sur la crosse de son pistolet, Ulma garda un moment les yeux rivés sur les monticules de déchets recouverts d'herbes et de ronces qui bordaient le sentier.

« Quelqu'un monte vers nous, murmura-t-elle. On dirait... ouais, c'est Jakno!

— C'est vrai qu'il lui manque une case? demanda Naja à voix basse.

— Et même plusieurs, à mon avis. Mais il n'est pas méchant. »

Jakno parcourut d'une allure pressée les derniers mètres qui le séparaient des deux femmes. Son visage rouge et la sueur perlant à son front indiquaient qu'il venait d'effectuer une longue course. Ses cheveux blancs grossièrement taillés encadraient son visage d'où saillait, comme des oriflammes fatiguées, sa langue et d'autres excroissances de chair.

« Ulma... »

Il reprit son souffle, penché vers l'avant, les mains posées sur les genoux, faisant visiblement des efforts surhumains pour rassembler ses pensées.

« Quoi?

— Ils... ils sont passés... ils sont passés...

— Qui ça, ils?

— Les va... Ca... valiers... les Cavaliers de l'Acop... ils sont... ils sont... »

Il avait toujours rencontré les pires difficultés à placer les syllabes dans le bon ordre. Des gémissements ponctuèrent chacun de ses mots. Il portait son pistolet, une vieille pétoire cabossée, dans la large ceinture passée par-dessus sa veste déchirée. Ulma se releva et se rapprocha de lui.

« C'est quoi, les Cavaliers de l'Acop, Jakno?

— Tu veux parler des Cavaliers de l'Apocalypse? intervint Naja. Ceux qu'on appelle aussi les Ombres? »

Jakno acquiesça d'un hochement de tête.

« Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire? marmonna Ulma.

— C'est Mano qui m'en a parlé l'autre jour. Ils sont passés où, Jakno?

— Dans le quartier du Noyau, gémit Jakno. Chez nous. Ils ont tué plein de monde. Plein de monde... »

La plupart des membres du clan du Pégase habitaient le Noyau, le quartier primitif de l'agglomération, bâti au

bord du fleuve sur les ruines d'une ville au nom oublié, une zone surpeuplée et débordante d'immondices située à trois lieues du chêne roux et centenaire sous la frondaison duquel Ulma avait l'habitude de s'allonger. Les parents de Naja y avaient toujours vécu, et avant eux, leurs parents. Le Noyau était malodorant, malpropre, on y vivait dans une grande promiscuité, mais la plupart de ses habitants refusaient de le quitter pour les logements situés sur les hauteurs et plus spacieux proposés par les chefs du clan du Pégase. Même s'ils vivaient dans l'odeur persistante de vase, la palpitation de cette veine géante qu'était le fleuve leur aurait manqué, ils auraient eu l'impression de ne plus battre avec le cœur du monde.

Ulma lança un regard désespéré sur les flammes qui montaient des baraques incendiées. Il ne restait plus du quartier que des formes noires et déchiquetées d'où s'échappaient des colonnes de fumée écharpées par le vent.

« Bon Dieu, tout a été dévasté, ici!

— Les Cavaliers, ils crachaient le feu, bredouilla Jakno. Le feu... comme des dragons...

— Putain, ils sortent d'où, ces Cavaliers?

— De l'enfer... de l'enfer... »

L'épouvante dilatait les yeux de Jakno et lui donnait l'air d'un énorme crapaud mutant.

« Arrête tes conneries, Jakno, l'enfer n'existe pas, grogna Ulma. Ou plutôt si: il s'est installé depuis longtemps sur les bords de ce fleuve. Il faut que j'aie vu si la maison de mes parents est encore debout.

— Je t'accompagne, proposa Naja, qui gardait la main en paravent sur son nez et sa bouche pour respirer le moins possible de fumée. Le coin où habite ma famille a été épargné.

— Moi aussi, je t'accompagne, dit Jakno.

— Tu n'as pas de famille, toi?

— Sa seule famille, c'est moi, affirma Ulma. Enfin, il aimerait bien, pas vrai, Jakno?

— Je vais me marier avec toi...

— Il n'est pas né, celui qui réussira à m'enfermer dans une cage. »

Ils se rendirent dans le centre du Noyau, où régnait une chaleur insupportable. Des silhouettes couraient au milieu de volutes de fumée, portant des récipients remplis d'eau. Le fracas d'une maison de tôle ou de bois qui s'effondrait dominait par instants les grésillements, les crépitements et les hurlements.

« Ça pue la viande grillée, dans le coin, gronda Ulma. Pourvu que mes parents aient eu le temps de...

— Faut se mettre un tissu sur le nez et la bouche, cria Naja. On va s'asphyxier.

— On ne peut pas aller plus loin, gémit Jakno. On ne peut pas. Le feu... On va mourir. »

Ulma lui jeta un regard courroucé.

« Ferme-la, bon Dieu!

— Il n'a pas tort. » Une quinte de toux secoua Naja. « Le feu est encore trop fort. On devrait plutôt aider les autres à l'éteindre.

— Vas-y, toi. Moi, il faut que je sache où sont passés mes parents...

— Sois pas si têtue. Ça servira à quoi, si tu crèves?

— Je t'ai jamais attendue pour savoir ce que j'avais à faire, Naja. »

Ulma s'enfonça d'un pas résolu dans la fumée.

« Reviens, Ulma! hurla Naja. Putain, empêche-la de se jeter là-dedans, Jakno. »

Il se tordait les mains de désespoir en fixant d'un air terrorisé les baraques en flammes.

« Le feu... J'ai peur...

— Si tu ne fais rien, tu ne la reverras pas. Allons-y tous les deux, d'accord?

— D'accord... »

Ils s'avancèrent à leur tour dans le cœur de l'incendie. Des silhouettes les bousculèrent en leur lançant des insultes. La chaleur les contraignait à prendre des inspirations peu profondes pour éviter de se brûler la gorge et les poumons.

« Merde, on y voit vraiment que dalle dans cette purée », maugréa Naja.

Les larmes qui lui emplissaient les yeux se conjuguèrent à la fumée pour rendre la visibilité quasi nulle.

« Là, y a quelqu'un ! »

Naja regarda dans la direction indiquée par Jakno et discerna un mouvement.

« C'est toi, Ulma ? »

— C'est pas elle, murmura Jakno.

— Elle vient vers nous.

— Un... Cavalier... un Cavalier de l'Aco...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai peur... peur...

— Calme-toi, Jakno, y a aucune raison de... »

Une détonation retentit. Jakno poussa un cri étouffé et s'affaissa sur le sol avec la douceur d'une feuille morte. Des bruits de pas, lourds, saccadés, se rapprochèrent avec la régularité d'un battement de cœur, une forme émergea de la fumée et resta immobile quelques mètres plus loin. Naja vit qu'une corolle rouge s'épanouissait sur la veste de Jakno, qui poussait à présent des gémissements déchirants.

« T'es qui, toi ? rugit Naja. Pourquoi tu as tiré sur Jakno ? »

Seuls les sifflements du vent, les crépitements des flammes et les lamentations des brûlés lui répondirent.

« T'attends quoi pour me tirer dessus ? » reprit Naja, folle de colère.

La silhouette garda un temps de silence avant de lâcher, d'une voix grave et impersonnelle.

« C'est ton jour de chance : je suis à court de munitions.

— T'es de quel clan, connard ?

— Mais je peux toujours t'étrangler. »

Elle tira son pistolet dont elle déverrouilla le cran de sûreté. Les yeux de Jakno se révulsèrent, ses expirations s'achevaient en râles sifflants.

« Essaie donc, pour voir ! »

— Tu crois vraiment pouvoir m'arrêter avec ton jouet ? »

Aucune émotion dans la voix de son interlocuteur.

« Ce jouet, comme tu dis, a dégommé d'autres salopards dans ton genre. »

La silhouette se remit en mouvement, traversant les écharpes de fumée.

« Bouge pas, je te dis ! »

Naja pressa une première fois la détente, mais la silhouette continua de marcher sur elle d'une allure tranquille. Elle tira à plusieurs reprises sans parvenir à l'empêcher d'avancer.

« Tu vas bientôt être à court de munitions, toi aussi. »

Elle recula légèrement pour de nouveau faire feu, puis le cliquetis de la détente l'avertit qu'elle avait vidé son chargeur. Son sang se gela dans ses veines. La peur lui interdit de fuir, comme une souris fascinée par un serpent.

« Putain, c'est pas possible, c'est quoi ce mec ? »

La silhouette tendit le bras. Elle portait une sorte d'armure d'un métal brillant qui ne laissait paraître aucune partie de son corps. Ses doigts se refermèrent comme des pinces sur son cou.

« Lâche-moi. »

Les mots peinaient à se frayer un passage dans sa gorge comprimée. Elle croisa le regard de son adversaire, de drôles d'yeux blancs sans iris et froids comme la mort.

« Inutile de te débattre, ça ne sert à rien.

— Qu'est-ce que... tu... tu veux ?

— Du calme. Je ne vais pas te tuer. Du moins, pas encore.

— Pourquoi t'as tiré sur Jakno ?

— Un seul témoin suffira.

— Lâche-moi, merde, tu me fais mal... »

Naja peinait à reprendre sa respiration, sa voix s'étranglait, elle n'avait pas la force de cribler de coups de pied le bas-ventre de son adversaire.

« Tu diras aux autres, à tous ceux de ton clan, que nous allons bientôt revenir. Et que nous vous exterminerons jusqu'au dernier.

— Pourquoi ?

— Parce que votre temps s'achève.

— Notre temps ?

— Dis-le aux autres. Dis-leur de se préparer. »

Il avait relâché son emprise, elle respirait un peu mieux.

« Vous êtes qui, putain ?

— Vos adversaires ultimes.

— Je crois surtout que t'es un taré! Un putain de taré!

— Qui est taré? Nous, ou vous, qui avez fait de ce monde un champ de ruines? N'oublie pas de dire aux autres que leur temps s'achève. »

Il la relâcha enfin et s'éloigna d'un pas tranquille jusqu'à ce que les écharpes de fumée l'aient absorbé. Elle reprit son souffle avant de se pencher sur Jakno. Il avait cessé de respirer. Le sang imprégnait sa veste et son maillot de corps. La balle lui avait perforé les poumons et peut-être le cœur.

« Naja? Qu'est-ce qui se passe? »

Ulma était de retour, le visage noirci par la fumée et les vêtements en partie brûlés.

« Tu l'as pas vu, ce mec? sanglota Naja. Il a flingué Jakno et failli m'étrangler. J'ai vidé mon chargeur dessus, ça ne lui a rien fait, que dalle.

— Du calme, il portait certainement une combinaison pare-balles. » Ulma plaça son pouce et son index sur les jugulaires de Jakno. « Y a plus rien à faire pour lui. Dommage: c'était pas le pire des hommes, loin de là. Il ressemble à quoi, ce tueur?

— Je sais pas au juste. Y avait plein de fumée, j'ai juste vu ses yeux, de drôles d'yeux, tout blancs, comme morts. Je l'ai visé à la tête pourtant. Il m'a dit de dire aux autres qu'ils allaient revenir et exterminer tout le monde.

— On dirait un adepte d'un de ces cinglés de prophètes.

— Tous les prophètes ne sont pas cinglés.

— Ah oui, c'est vrai que tu en adores un. Bon, foutons le camp d'ici, ou on va finir comme Jakno. »

Ulma saisit Naja par le poignet et l'aida à se relever.

« Et tes parents? »

Ulma secoua la tête d'un air las.

« Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est que la maison est en cendres.

— Qu'est-ce qu'on fait de Jakno?

— Laissons-le ici, le feu s'en chargera. Y a plus urgent: il faut retrouver celui qui l'a tué. Il fait partie des tarés qui ont foutu le feu au Noyau. »